

# Samuel Lapierre



# Joutes



La voiture de ma sœur est déjà là. Je me stationne afin qu'elle puisse sortir facilement, même si je sais que nous allons repartir en même temps. Je me demande si elle a dormi ici. Puis, je me rappelle qu'elle demeure à seulement deux heures de Chicoutimi. Si près. Moi, pour rejoindre les miens, c'est le lac en entier qu'il faut que j'avale.

La cour n'a pas changé. La vieille épinette dégarnie en avant de la maison laisse ses mues orange au sol. Elles s'affalent même quand le printemps bat son plein. Comme maintenant. Juste derrière, l'aigle aux lèvres humaines peint par mon père sur la brique délavée. Il transcende presque la maison. Quand j'étais petit et que je n'arrivais pas à dormir, je l'imaginaiis de l'autre côté du mur, en train de me regarder. Ça me reconfortait. Et ça me reconforte toujours.

Mon errance me conduit dans l'arrière-cour, où le cabanon figé par la peur tient encore debout. Les tempêtes ne réussissent jamais à l'achever. Pourtant, le mauvais temps n'a pas manqué depuis mon départ.

Ma sœur sort pour m'accueillir. Elle descend les marches du balcon, enveloppée dans un châle épais qui doit sentir la vieille armoire de notre mère. Je sais qu'elle a toujours aimé cette odeur de cèdre. Elle doit s'y être enfouie la tête dès son arrivée pour se donner du courage. Avoir plongé dans ce parfum qui condense l'étendue de sa nostalgie.

On se fait la bise. On se dit bonjour. Elle a fait couper ses cheveux à la garçonne. Son cou gracile est mis en valeur. Je la complimente. Elle ne me croit pas. Je la comprends. Les antécédents sont en ma défaveur. Nous restons plantés l'un devant l'autre. Elle, avec le paysage en arrière-plan. Moi, avec la maison de notre mère.

J'ai fait bonne route, merci. Je suis ma sœur à l'intérieur. Le café est prêt. L'odeur me parvient par la porte-moustiquaire. Sur la table de la cuisine, un paquet de cartes est en évidence. Je ne peux m'empêcher de sourire. Une rencontre avec ma sœur implique quelques parties. Nous trouvons toujours le moyen d'étaler les cartes. C'est nécessaire. On dirait que c'est notre seule façon de communiquer. Notre unique manière d'échanger. Depuis si longtemps.

Ma sœur se souvient de ce que je mets dans mon café. J'imagine. Elle ne me l'a pas demandé en entrant. Je me rappelle qu'on le prend pareil, avec de la crème.

Elle ouvre la porte du réfrigérateur. Je vois quelques sacs d'épicerie à l'intérieur, pour le souper. Je n'y avais pas pensé. Au café et à la crème non plus. Je n'avais pas envisagé que le frigidaire puisse être vide et débranché depuis des mois. Ce que je suis bête. Ma sœur a dû remettre le courant en arrivant.

Je m'assois à la table de cuisine. Je bats les cartes. Les distribue. Ce n'est pas urgent de jouer. Mais je n'ai pas le goût de m'aventurer plus avant dans la maison. Pas maintenant. Je sais que je vais devoir le faire. Je suis ici pour ça. Pour l'inventaire. C'est inévitable. Démembrer la maison par à-coups. Par souvenirs morcelés. Revoir la chambre de notre mère. Ses robes. Ses bijoux. Plus loin, notre petite chambre. Celle qu'on partageait même adultes parce que l'autre pièce était encore occupée par notre père absent. Le cabinet de l'évadé du pays. Ses aigles et ses ours aux traits grossiers, sculptés à même les troncs des arbres et peints dans leur sève coulante. Des sections de totem accrochées aux murs. Œuvres demeurées sans titres. Car sa langue ne s'écrit pas. *Notre* langue, celle qu'il n'a jamais eu le temps de nous enseigner. Parce que le cœur lui brûlait comme une chaudière. Ce cœur qui s'évadait lui aussi. Sorti du froid natal qui était son berceau. Il n'a pas su résister à l'éloignement. Par amour, fuir la réserve. Ne laisser que les générations passées sur nos peaux. Ne garder de lui que mon teint rougi et mes cheveux noirs de pays lointains. Ma sœur, les yeux et les mains rêches de notre grand-mère. Sans doute.

Ma sœur s'installe à table. Déjà, elle a remarqué l'atout trônant sur le paquet. Elle prend connaissance de ses cartes. Elle montre un roi, fait un point et offre de changer. Moi non. Elle me dit que maman va être enterrée cette semaine. Que le dégel est tôt cette année. Je gagne le point.

On reprend. Je questionne. Sera-t-elle inhumée près de papa? Non, la réserve ne veut pas d'une Blanche dans le cimetière. Pourquoi maman tenait-elle à ce que le corps de papa soit rendu aux siens? C'est sans doute ce qu'il voulait. Vraiment? Sa communauté l'a jeté dehors, et c'est presque ce qui l'a tué. Tu exagères, les problèmes de cœur qu'il avait n'ont rien à voir avec le supposé rejet de sa communauté. La preuve est là : ils ont accepté de l'enterrer auprès de ses ancêtres. Ça n'a rien à voir. Si. Non. Seuls les problèmes cardiaques sont en cause, les mêmes qu'il nous a légués. Vois-tu souvent ton médecin? Je vais avoir l'âge de papa l'an prochain. Je devrais y aller, oui. Raison de plus.

Je gagne la manche. Nous reprenons.

Veux-tu tout garder ce qu'elle a laissé derrière elle? Penses-tu porter ses vêtements, à part ce châle au parfum de cèdre? Ses chaussures trop grandes? Non, la seule robe que j'aurais conservée pourrait maintenant sur son corps. S'il te plaît, un peu de respect. Du respect pour quoi? Elle nous laisse tellement de dettes qu'on ne pourra pas garder la maison. Les seules choses qu'on peut prendre, ce sont les souvenirs et les photos. Tout doit être donné à la banque. Je me demande même si nous allons pouvoir conserver ce jeu de cartes usé qui ne doit plus servir depuis qu'on est partis.

Les yeux en flammes de ma sœur. La fureur innue.

J'aimerais garder les vieux habits de papa. Je voudrais emporter l'art qu'il faisait. Qui sait, utiliser une de ses œuvres comme modèle pour m'en faire un tatouage symbolique?

Je perds la manche.

Pourquoi? Un soudain intérêt pour la branche indienne de ton sang? Non. J'aimerais juste conserver des fragments du lac. Des premiers habitants du lac. Un souvenir ancestral. Parce qu'il y a des chances que je ne revienne plus après. Jamais. La maison va se faire démolir. Mon enfance va complètement disparaître. Je devrai me décider à grandir. J'aurai peur de mourir pour vrai. Mes souvenirs du lac, c'est tout ce que je posséderai. Garder le passé en mémoire avant que mon cœur ne me lâche. Bientôt. Inévitablement.

Je perds la manche et le robe.

Ma sœur tend la main vers le buffet. Elle en sort la planche de crible. Elle installe les douilles. Comme un fusil. Je remets les petites coupures dans le paquet de cartes. Tout le jeu est nécessaire, cette fois.

J'entends un grillon qui s'excite dehors. Mille autres suivront. Une question me tourmente : si on ne peut rien prendre dans la maison, seulement quelques trucs de papa, pourquoi s'être rejoints ici? J'aurais pu venir seul. Tu aurais pu rester avec tes enfants. Profiter de la journée. Ne pas ressasser tout ça. Pourquoi es-tu venue?

Tu le sais bien.

Elle tire le crible. Elle commence avec. Je regarde la vieille cuisine. Celle où ma sœur gagnait toujours les parties quand nous étions enfants. Je souris. Elle me tire presque la langue. Je comprends.

Pour ce dernier plaisir. Une dernière fois.



### X **Samuel Lapierre**

Après un séjour non concluant en Études littéraires à l'Université de Sherbrooke, Samuel Lapierre a entrepris d'étudier les techniques de la documentation au Cégep de Trois-Rivières. Il occupe actuellement un poste à la bibliothèque Paul-O.-Trépanier de la ville de Granby. Il a publié des nouvelles dans *Zinc* et dans *Virages*.

© **MARIE CÔTÉ**

*Flotter* - 2013-2015

Porcelaine vitrifiée

Bols : 35 cm de diamètre X 20 cm de haut

Plaque : 39,5 cm X 36 cm X 0,5 cm d'épaisseur

Collection du CIAC, Montréal

Photo : Guy L'Heureux